

« Bonjour à tous, voici une petite contribution pour votre aventure...
merci et longue route à la fée des baies

fred Sancère – fred.sancere@wanadoo.fr
Derrière Le Hublot – derrierelehublot@wanadoo.fr

J'ai été un témoin venu d'ailleurs.

Drôle d'idée. Pendant les 900 kilomètres que j'ai fait pour venir chez vous, je me suis demandé pourquoi Claude et Michèle m'avait invité à être un témoin? A quelle sauce serais-je mangé ? Quel devait être mon rôle ? Qu'est ce que j'allais bien pouvoir faire, emmener, ramener, pouvoir dire dans ce bout du monde ?

Au retour, toujours 900 kilomètres, mais à la vitesse de l'éclair, nous les avons dévorés avec Ximun (mon compagnon de route pour ce voyage). Remontés comme des coucous nous serons flashés à deux reprises (un radar chacun, pas de jaloux). Ce n'est pas la voiture qui va vite, c'est nous ! On est excités, heureux d'avoir partagé avec vous ce temps de causeries, on les prolongera tout le voyage.

Je pense maintenant savoir pourquoi Claude et Michèle m'ont proposé ce voyage. Je crois qu'ils sont du côté des passeurs (un reste de leur ancienne profession... peut être ?), ils ne sont pas très nombreux dans ce métier.

J'ai grandi chez vous, avec vous tous, je reviendrai, l'air y est bon !

3 tentatives n'y feront rien

A peine arrivés, à table, nous sommes un petit groupe. Ce sera la première tentative du séjour pour définir ce que sont les arts de la rue. Le dessert arrive, nous changeons de sujet. Tentative avortée.

Le lendemain, encore à table. Deuxième tentative. Chacun explique un petit peu son travail, « *c'est pas exactement de la rue* » dit l'un, « *il faut qu'il y ai prise en compte de l'espace public* » dit un autre etc. Tout le monde ira de sa petite phrase, le café est là c'est la fin du repas, les débats reprennent.

En fin d'après midi, une autre tentative. Je rêve un peu et je repense à la phrase de Bernard Cabon, le maire du Guimaëc « *les élus ruraux ont une certaine perception de l'immatériel* ». Je me dis alors qu'il doit lui aussi avoir son idée sur les arts de la rue.

Les artistes

Il y en avait plein, ils ont parlé, joué. C'est une belle idée de démarrer les rencontres par la présentation d'extraits de spectacle, de performance. Il y a du sens bien sur. Mais où sont les habitants, les mêmes de Belle isle ? Dommage, j'ai l'impression qu'ils n'étaient pas nombreux.

Les 5 minutes de Luc Perrot du Cercle de la Litote :

15h03 : « *l'artiste est quelqu'un comme les autres* »

15h06 : « *nous sommes dans l'économie de marché* »

15h08 : « *faire du théâtre de rue est un acte politique* »

Luc n'a pas dit que ça. A travers son récit, je me rappelle ce que m'a dit un jour un prof « *nous ne sommes pas les soldats du désastre* ». J'ai, depuis, ressorti cette phrase chaque fois que j'en ai eu l'occasion. Il avait raison. Nous ne sommes pas là pour résoudre les maux de toute la société. D'ailleurs il n'est pas né celui qui pourra prétendre les résoudre. Par contre en laissant penser que

nous pouvons intervenir là où personne ne va plus, nous offrons à bon nombre de nos tutelles, de nos institutions, de nos partenaires et à un certain nombre d'élus des réponses toutes faites dont ils n'ont plus qu'à se saisir. Bien content de voir chez nous de quoi renouer avec le lien social. Voyez pour vos financements du côté du plan de cohésion sociale. Puisqu'on vous le dit !

Sinon cette aventure à Belle Isle en Terre, dont Luc nous parle, est forte, on le sent dans ses mots, sa façon d'être avec nous. Je suis sûr qu'il y a là une expérience d'une incroyable richesse pour les habitants, les élus, les artistes. Il me manque pourtant un élément. Jusqu'à quel point cette expérience pourra modifier sa façon de faire, et de faire ailleurs? Ce que je retiens de ce projet est finalement qu'il y a dans la rencontre avec d'autres acteurs/structures (L'association de la Vallée du Légier ici à Belle Isle) la possibilité d'ouvrir le champ des possibles. C'est là que nous pouvons inventer de nouveaux trajets pour les publics, de nouvelles façons de faire et d'intervenir dans l'espace public. C'est ici qu'il nous faudra chercher, d'autant que je suis sûr que nous avons beaucoup à apprendre des autres professionnels (acteurs du développement territorial, éducateurs, scientifiques ...).

Le territoire

On l'a peut être dit 342 fois, peut être 649 fois, voire 1038 fois. C'est à la mode. Je pense pourtant qu'à Belle Isle il y a une phrase à retenir, elle est simple mais juste : « *c'est pas le territoire qui crée le projet, c'est l'inverse* ». C'est Jean David le Maire de Belle Isle qui nous le dit. Voilà qui relativise un peu.

Il n'y a donc pas de recettes pour La Valise

Leur expérience autour des deux résidences dans les Cotes d'Armor est symptomatique. Il n'y a pas de recettes globales. Le planton arrive juste derrière une belle réussite. C'est une bonne idée de parler d'un échec.

Vilar

Le lendemain, juste avant de partir, nous discutons encore avec Claude et Luc. Claude explique à Luc que notre engagement à Ximun et moi vient certainement plus de l'histoire de Vilar et de la décentralisation théâtrale que de ce qui a pu être leur référentiel (Aix ville ouverte, les premières expériences dans la rue...). Il a raison.

En rentrant j'ai relu cette phrase de Vilar : « *j'affirme que le théâtre est un service public, tout comme l'eau, le gaz, et l'électricité* ».

Elle est pourtant bizarre cette phrase aujourd'hui, non ?

Capdenac, 11 novembre 2006.

en post-scriptum un formidable texte de Federico Garcia Lorca. Avec sa troupe itinérante « la Barraca » Garcia Lorca tournait dans les villages comme dans les plus grandes salles de l'Espagne Républicaine. Il avait l'habitude de prendre la parole avant le spectacle, voici un de ces textes : « une fête d'art » écrit en 1935. Bonne lecture...

Federico Garcia Lorca : « Une fête d'art »

L'exigence et la lutte, fondée sur un amour sévère, trempent l'âme de l'artiste, alors que la flatterie facile l'amollit et le gâte. Les théâtres sont pleins de fallacieuses sirènes, couronnées de roses de serre, et le public, satisfait, applaudit aux cœurs bourrés de

son et aux dialogues de vent qu'on lui offre. Mais le poète dramatique, s'il veut se sauver de l'oubli, ne doit pas oublier les champs de pierres trempés du matin, où peinent les paysans, ni ce pigeon blessé par un chasseur mystérieux, qui agonise entre les joncs sans que personne n'écoute sa plainte. Le théâtre est un des instruments les plus expressifs, les plus utiles à l'éducation d'un pays ; le baromètre qui enregistre sa grandeur ou son déclin. Un théâtre sensible et bien orienté à tous ses niveaux, de la tragédie au vaudeville, peut transformer en quelques années la sensibilité du peuple. Tandis qu'un théâtre dégradé, où le sabot fourchu remplace les ailes, peut gâter et endormir une nation entière. Le théâtre est une école de larmes et de rire, une tribune libre où l'on peut défendre des morales anciennes ou équivoques et dégager, au moyen d'exemples vivants, les lois éternelles du cœur et des sentiments de l'homme.

Un peuple qui n'aide pas, qui ne favorise pas son théâtre est moribond, s'il n'est déjà mort ; de même, un théâtre qui ne recueille pas la pulsation sociale, la pulsation historique, le drame de son peuple, et la couleur authentique de son paysage et de son esprit, avec son rire et ses larmes, ce théâtre-là n'a pas le droit de s'appeler théâtre, mais « salle de divertissement », local tout juste bon pour cette horrible chose qui s'appelle « tuer le temps ». Tant que les acteurs et les auteurs dépendront d'entreprises totalement commerciales, libres de toute espèce de contrôle littéraire ou officiel, dépourvues de tout critère et n'offrant aucune sorte de garantie, les acteurs, les auteurs et le théâtre tout entier tomberont toujours plus bas, sans salut possible. Le théâtre doit s'imposer au public et non le public au théâtre. C'est ce qu'il faut faire pour le bien du théâtre, pour sauvegarder la gloire et la dignité sociale des interprètes. Nous devons garder une attitude digne, avec la certitude qu'elle sera largement récompensée. Faire le contraire, c'est trembler de peur derrière les portants, tuer la fantaisie, l'imagination et la grâce du théâtre, qui est toujours, toujours un art, et qui sera toujours un art insigne, bien qu'il y ait eu un temps où l'on appelait art tout ce qui ne plaisait pas, pour avilir l'atmosphère, détruire la poésie et faire de la scène une foire d'empoigne.

Un art avant toute chose. Un art infiniment noble. Et vous, chers acteurs, des artistes par-dessus tout. Des artistes des pieds à la tête, puisque par amour et par vocation, vous avez accédé au monde fictif et douloureux de la scène. Des artistes par métier et par passion. Partout, du théâtre le plus modeste au plus orgueilleux, il faut graver le mot « art » dans les salles et dans vos loges, si l'on ne veut pas y mettre le mot « commerce », ou un autre que je n'ose dire. Et dignité, discipline, sacrifice et amour.

Madrid, 1935.

In *Heraldo de Madrid* le 2 février 1935.